

Bourreaux et victimes

Françoise Sironi

Ed. Odile Jacob, mars 1999.

Présentation :

L'ouvrage de Françoise Sironi est le résultat d'années de pratique en tant que psychanalyste, dans le cadre de la clinique des victimes de la torture. Ce travail fut commencé à l'Avre (Association pour les victimes de la répression en exil), puis au Centre Primo Levi (Centre de soins pour victimes de torture et de violence politique). Il se continue désormais au Centre Georges Devereux (Centre universitaire d'aide psychologique, Université de Paris VIII).

Il se situe dans la lignée des travaux d'ethnopsychiatrie de G. Devereux ou de Tobie Nathan et s'efforce de replacer les troubles psychiques de l'individu dans le cadre de la société qui leur a donné naissance, d'articuler la dimension individuelle et la dimension collective du traumatisme vécu par les sujets torturés. Ceci conduit l'auteur à envisager la torture comme un processus de déculturation, de violente désaffiliation et de comprendre le traitement thérapeutique comme une opération de réaffiliation à un groupe, de réintégration sociale.

Cette intégration de l'approche ethnologique se corrobore dans la lecture de la souffrance psychique des victimes : les troubles psychiques des sujets torturés ont pour Françoise Sironi une origine extérieure à la victime, qu'elle identifie comme intentionnalité du tortionnaire, une tentative du groupe des bourreaux de briser les liens qui reliaient l'individu à une organisation, un groupe. Ce diagnostic l'amène à rompre avec les pratiques classiques de la psychanalyse et leur postulation d'un conflit intra-psychique. La présence de ce tiers ennemi qu'il s'agit d'identifier et de cibler va décroiser le rapport duel classique entre le thérapeute et son patient, et faire du « tortionnaire intériorisé », et non de la résistance, l'obstacle à vaincre.

Structure et contenu de l'ouvrage :

La fonction de la torture : déculturation, désaffiliation.

Le point de départ de l'analyse de Sironi est un rappel de la fonction politique et sociale de la torture : elle consiste à faire taire beaucoup plus qu'à faire parler. L'obtention d'aveux ou de renseignements n'est que la finalité apparente, c'est d'ailleurs celle que revendiquent les bourreaux eux-mêmes, mais ce faisant, ils s'emploient bien davantage à faire taire leurs victimes. Faire taire veut dire ici détruire la personne mais, à travers la personne, il est question de la destruction de ses groupes d'appartenance (religieux, politiques, associatifs etc.), de la part collective de l'individu : la torture est une méthode de déculturation, une manière de ramener l'humain à son noyau le plus universel, de le réduire à un être sans spécificité culturelle, sans singularité. D'où l'idée qui revient plusieurs fois dans les propos de l'auteur selon laquelle une victime turque ou chilienne de la torture ressemble plus à une victime marocaine qu'à un compatriote turc ou chilien.

L'auteur montre alors comment toutes les techniques utilisées par les tortionnaires visent à brouiller tous les repères, à briser toutes les limites par lesquels une identité individuelle se construit, dans son rapport avec un groupe, un collectif. Elle insiste sur le fait que l'action des bourreaux porte sur des lieux corporels qui sont précisément des lieux de l'échange (entre l'intérieur et l'extérieur, soi et l'autre etc.), des surfaces-interfaces (yeux, oreilles, bouche, sexe etc.). Elle retrouve à travers les modalités opératoires de la torture la recherche de cette destruction radicale de l'individu affilié. Ainsi, elle rappelle le mécanisme de l'inversion qui veut rendre extra-territorial quelque chose d'interne (l'aveu comme manière de forcer une parole cachée à se rendre publique) ou intra-territorial quelque chose d'externe (ingestion forcée de liquides normalement évacués : vomissements, fèces, urines etc.) ou encore la transgression des tabous culturels qui réutilisent des rituels initiatiques mais de façon profane (la fumigation de piments utilisés dans les rituels de possession pour chasser les esprits). Elle cite également l'usage de la redondance : la recherche d'une correspondance exacte entre le marquage physique et l'empreinte psychique (énoncer « tu ne seras plus jamais un homme » en appliquant un courant électrique sur le pénis) par quoi s'efface la distinction entre réalité et fantasme, ou encore l'instauration d'un ordre binaire qui fait que l'ancien monde des valeurs et convictions bascule dans le sale et le dégoûtant, tandis que le monde des dominants devient le monde propre.

La fabrique des tortionnaires :

S'il est vrai que la torture doit être pensée comme pratique de déculturation et de désaffiliation, dans le même temps, l'auteur insiste sur le fait que le processus de déculturation subi par la victime doit être compris comme un processus d'influence, celui imposé par le groupe des tortionnaires au sujet torturé. F. Sironi appelle effraction psychique cette action du bourreau qui fait entrer en chacun l'autre que soi et le modifie radicalement, au point que tout ce qu'éprouve et pense l'individu est en lien avec un autre, avec la manière dont l'autre l'a pensé, chosifié.

Cet effet d'effraction est consciemment pensé et visé par les techniques de torture, il coïncide même avec l'action psychique de la torture comme pensée en acte, pensée agissante faisant irruption dans le psychisme du torturé. Ceci donne l'occasion à l'auteur de renvoyer dos à dos les réponses les plus usuelles à la question : pourquoi et comment devient-on tortionnaire ? Il ne s'agit pas d'une simple perversion ni d'une carence affective : le tortionnaire est lui-même l'effet d'une véritable fabrication.

Françoise Sironi propose alors une analyse audacieuse qui rapproche le processus auquel est soumise la victime de celui que le bourreau lui-même a du subir. La différence entre les deux venant de ce que celui du bourreau aurait été achevé alors que le traumatisme psychique de l'individu torturé se désignerait comme inachèvement du processus de transformation qui lui a été imposé.

L'auteur rappelle les étapes de la fabrique d'un tortionnaire : les préliminaires et la mobilisation de leur idéal de vérité, de justice et d'absolu, et la mise en valeur de leur identité initiale, puis la déconstruction de cette identité initiale par la destruction de tous leurs repères sous l'action d'un instructeur imprévisible et cruel qui leur retire toute dimension privée et les rend totalement lisibles, l'affiliation, enfin, au nouveau groupe, lié par le secret sous l'effet de nouvelles épreuves très dures mais non humiliantes, le tout parachevé par la consécration publique de cette affiliation nouvelle (premières expériences de torture souvent). Françoise Sironi voit un parallélisme entre les épreuves qu'ont du endurer les tortionnaires pour acquérir

leur nouvelle identité et celles des torturés avec cette différence décisive que ceux-ci n'ont pas connu de réaffiliation à la suite du processus de déculturation-désaffiliation imposé par la torture. Ces derniers auraient connu, en somme, un même processus d'initiation mais sauvage, non abouti. Cette idée se confirme selon l'auteur à l'écoute des victimes, et à travers le constat que la répétition de certaines paroles réactivent souffrances et symptômes : quelque chose se transmet qui relève des représentations qui habitent le tortionnaire dans sa modalité opératoire elle-même, et qui se propage comme une onde, toujours active des années après.

Repenser la pratique de la psychanalyse :

L'idée que la souffrance psychique des torturés est l'effet d'une effraction psychique d'individus sous influence va être prise très au sérieux par l'auteur dans la clinique des torturés. Elle suppose de prendre en compte, en sus du patient et du psychanalyste, un tiers extrapsychique que l'auteur appelle l'intentionnalité du tortionnaire : l'intention du tortionnaire qui préexiste à la souffrance du patient, qui s'est construite à l'extérieur de lui et a pénétré par effraction dans son psychisme. F. Sironi veut rompre avec une lecture intrapsychique du trauma qui attribue les souffrances à une causalité interne : celle des conflits de la petite enfance. Elle récuse en ce cas l'intérêt prépondérant porté à la « nature » du patient, l'idée que la souffrance est une production individuelle, et veut rendre au processus du trauma toute l'extériorité qui est la sienne dans la clinique des torturés.

Dès lors, la thérapie brise le rapport classique entre le psychanalyste et le patient pour introduire comme enjeu central une troisième figure, un ennemi : le bourreau intériorisé. Elle se définit désormais comme attaque du coupable. Ceci suppose deux choses qui contreviennent les usages habituels de la pratique psychanalytique : que le psychanalyste devienne l'allié du patient et n'hésite pas à lui faire part de ses pensées d'une part (sa position d'allié évitera ainsi le danger d'une situation de manipulation), et qu'il recherche l'intentionnalité du tortionnaire lisible dans le désordre du patient et restitue la « théorie » du tortionnaire à celui-ci. Ceci introduit un troisième bouleversement, considérable : que l'obstacle à vaincre ne soit plus tant la résistance du patient à accéder à son conflit originel, mais bien un ennemi commun.

Cette nouvelle posture du thérapeute comme « antidote du bourreau » et cette nouvelle situation thérapeutique est censée produire une sorte de deuxième effraction sur la topographie de la première, aidée par des pensées techniques sur le patient et un certain usage de la surprise et de l'imprévisibilité de la part du psychanalyste.

Elle doit conduire le patient à un processus de réaffiliation, tout d'abord au groupe des individus ayant eu à subir le même type de processus d'initiation sauvage puis à d'autres groupes.

Intérêt de l'ouvrage :

La réflexion de F. Sironi sur le phénomène de la torture récuse toute approche qui s'en tiendrait à une lecture basée les affects (cruauté des bourreaux, besoin de domination, plaisir de voir souffrir, haine de l'ennemi...). La torture n'est pas l'affaire exclusive de détraqués mentaux et de pervers sadiques : l'analyse de l'auteur démonte un à un les modes opératoires des tortionnaires, la finalité très spécifique qui est la leur dans leur volonté de briser tous les liens et toutes les attaches qui marquaient l'appartenance de l'individu à un groupe. Elle

rappelle que le tortionnaire a lui-même été « fabriqué » en vue de pouvoir produire en l'autre cet effet de déculturation violente.

Le moment fort de cette approche de la torture est celui où l'auteur signale l'identité du processus qui lie la victime et le bourreau qui tous deux ont été soumis à un processus initiatique violent et nous avons vu que cette approche ethnopsychiatrique est ce qui la conduit à une remise en question de la pratique classique de la psychanalyse. Freud, en voulant montrer que la souffrance des victimes de névrose traumatique n'était pas d'origine traumatique serait passé à côté d'une pensée sur l'influence parce qu'il ne lui avait pas été donné de rencontrer la réalité concrète de la torture. L'enjeu soulevé, nous l'avons dit, est celui de l'origine de la pathologie et de la souffrance du torturé : la thèse de Françoise Sironi est qu'il faut envisager cette origine comme externe à l'individu et rompre avec une lecture purement intrapsychique du traumatisme où celui-ci est systématiquement référé aux conflits issus de la petite enfance du sujet. L'auteur pousse très loin cette hypothèse, il assume et même revendique le rapprochement entre sa lecture du trauma et celle de sociétés dites primitives chez lesquelles la maladie est attribuée à des invisibles avec lesquels il faut négocier. Ces « sociétés à univers multiples », où coexistent l'univers des vivants et l'univers des morts ou des esprits ont des pratiques de guérison qui se rapprochent de celle que F. Sironi préconise : le « guérisseur » est une sorte d'allié du patient avec lequel il doit combattre un ennemi commun conçu sous la forme d'un agent externe dont l'action doit être démontée pour que cesse la nuisance sans fin dont il est le porteur. La maladie ne réside donc pas dans le sujet comme c'est le cas dans les sociétés à univers unique qui ne croient guère aux esprits et voient la folie comme une maladie venue du sujet lui-même.

C'est sans doute cette réinterprétation très audacieuse de la pratique psychanalytique qui peut faire difficulté et reste sujette à caution : l'auteur lui-même parle de temps à autre de « tortionnaire intériorisé », manifestant par là les limites d'une lecture du trauma où celui-ci est référé à une origine externe au sujet. Quel que soit le processus subi et sa violence, ceux-ci ne restent-ils pas éprouvés par un sujet avec son histoire spécifique, le tortionnaire ne reste-t-il pas le tortionnaire tel qu'il a été intériorisé par le sujet ? Et cette hypothèse ne doit-elle pas être maintenue quels que soient les effets de destructuration de la personnalité initiale et « l'effraction psychique » induits par la torture ? Peut-on penser un trauma qui serait définitivement référé à un ennemi extérieur, et dans lequel la subjectivité de la victime n'interviendrait pour ainsi dire pas ?